

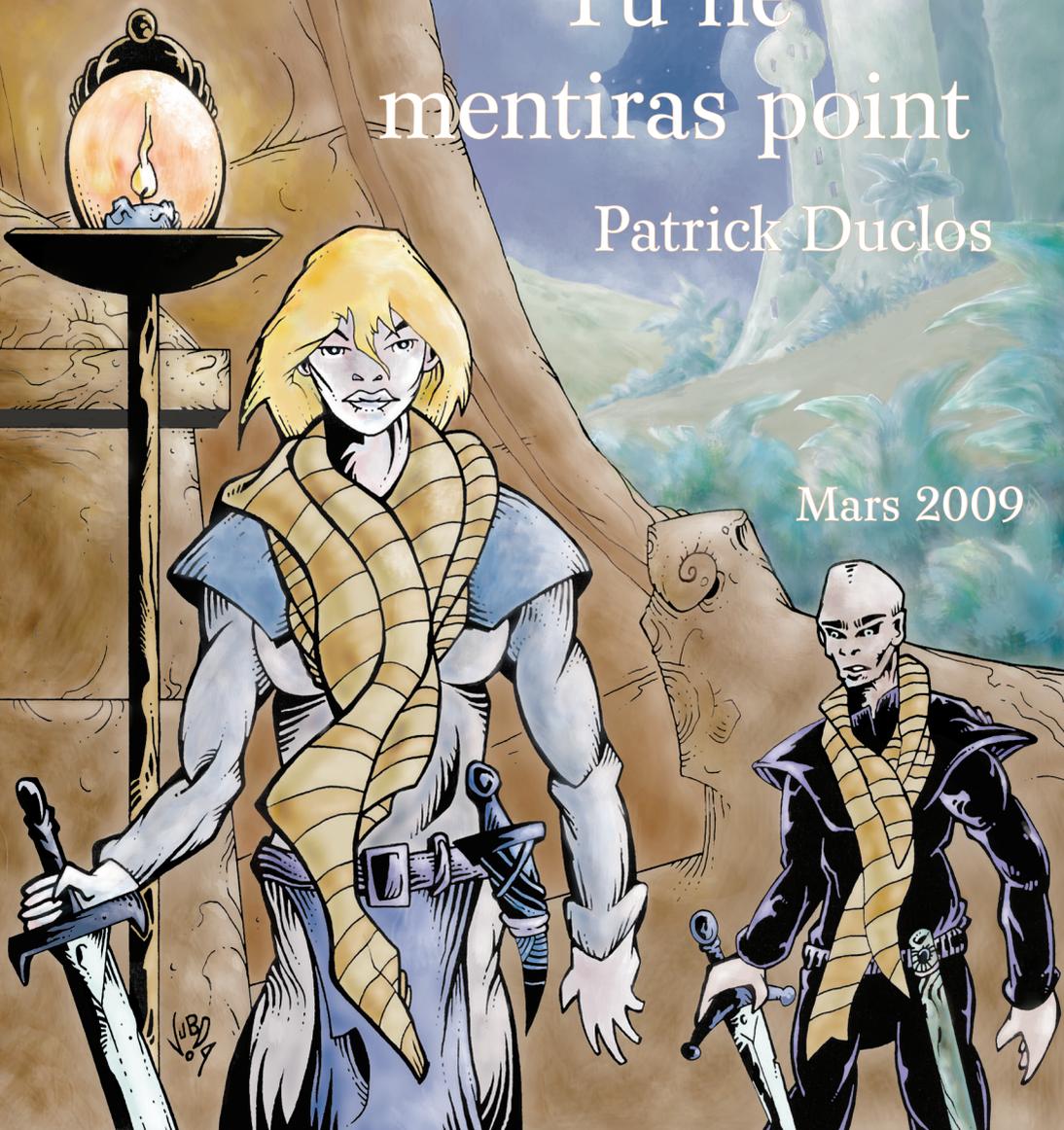
CM

Les Vagabonds  
du Rêve

Tu ne  
mentiras point

Patrick Duclos

Mars 2009



« *Les Vagabonds du Rêve* », CitronMeringue, mars 2009

[citronmeringue.com](http://citronmeringue.com)

Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE

[citron.melba@gmail.com](mailto:citron.melba@gmail.com)

Texte : Patrick Duclos

Illustration : Olivier Jubo

Maquette : Julien Dorvennes

ISBN 978-2-915869-14-9

Dépôt légal : mars 2009

# Tu ne mentiras point



Olivier Jubo

À une centaine de mètres devant lui, le cavalier pressait sa monture sur l'étroite bande de sable, qui allait être entièrement recouverte à marée haute par les eaux.

Le fuyard n'avait pas à se soucier de ce lointain danger, mais de lui, Marthuis, et de ses cinq compagnons, chargés de le tuer. L'homme aurait dû se retourner pour faire face : ici, il n'aurait à affronter que deux adversaires, au maximum trois, tandis que sur la plage sur laquelle la bande de sable débouchait, il ne pourrait plus les empêcher de l'encercler. Mais ce lâche espérait probablement ne pas avoir se battre. Vaine chimère.

Le couard avait laissé passer sa chance lorsqu'il avait laissé ses deux hommes en arrière pour protéger sa fuite. À trois contre six, sur cette étroite bande de plage, ils auraient pu opposer une vraie résistance, tandis que les deux soldats, qui les avaient à peine ralentis,



étaient morts pour rien.

Leur future victime devait sentir qu'ils se rapprochaient ; pourtant, elle ne se retourna pas, voulant croire jusqu'au bout qu'elle parviendrait à les distancer. Elle ne vit pas le coup d'épée qui la transperça de part en part.

Marthuis mit sa monture au pas, s'imaginant déjà comment il allait dépenser l'argent de la récompense facilement gagné. Il ne profita pas longtemps de sa joie. En face de lui arrivaient deux cavaliers, l'épée au clair. Dans un premier temps, il crut être la victime des reflets capricieux de la lumière : le premier semblait être vêtu de blanc, le deuxième de noir, mais il n'eut bientôt plus de doutes, ses yeux ne lui mentaient pas. Sur leur bouclier brillait le croissant : l'emblème de la Sainte Église. Deux chevaliers de Janus. Dans sa vie, il n'en avait vu avant ce jour qu'une poignée mais il n'ignorait rien de leur effrayante réputation. Ces hommes étaient deux guerriers d'exception au service de la Sainte Église, l'homme en blanc – appelé la Lumière – était le paladin parfait qui devait ramener sur le droit chemin son compagnon – l'ombre – un être dévoyé à qui une chance de rachat avait été octroyée.

Marthuis n'avait ni bouclier, ni armure, mais il regrettait davantage son absence d'arc. Sa monture et celles de ses hommes, fatiguées par la poursuite, rendaient la fuite inenvisageable. Il allait falloir engager le combat. Talonnant violemment son cheval, il donna le signal de la charge ; ses cris furent bientôt repris par ses compagnons hurlant à pleins poumons. Plutôt que d'attaquer en ordre dispersé, ils auraient dû former une ligne compacte, mais les spadassins ne sont pas des soldats. Des adversaires moins aguerris auraient peut-être été déstabilisés mais les chevaliers de Janus restèrent parfaitement maîtres d'eux. Ils retinrent leur monture, et ce ne fut que lorsque Marthuis et ses hommes furent à une centaine de pas d'eux, qu'ils lancèrent leurs chevaux à toute allure.



Lorsque le chevalier en noir passa près de lui, Marthuis le frappa avec son épée, qui fut déviée par le bouclier. Il se méfiait de la lame de son adversaire mais pas de son écu, et lorsque celui-ci, poursuivant avec fluidité le mouvement qui avait paré le coup, le frappa en pleine face, il fut surpris ; le choc le déséquilibra et il roula sur le sable.

Lorsqu'il se releva, tout était déjà perdu. Trois de ses compagnons gisaient sur le sol, morts ou agonisants. Les deux survivants affrontaient chacun un chevalier mais les combats ressemblaient plus à des exécutions qu'à des duels. Sans pouvoir porter la moindre attaque, ils reculaient, parant les coups de plus en plus menaçants de leurs adversaires.

Une parade imprécise fut fatale au premier sicaire, l'épée qu'il croyait plus haute, perça sa garde et s'enfonça dans son ventre, et bientôt son corps agonisant s'effondra sur le sable. N'ayant plus d'adversaire, le chevalier de Janus – l'ombre – se rapprocha de Marthuis. Son épaisse armure de cuir, comme ses jambières, étaient renforcées par des plaques métalliques noires. Son keffieh, mal ajusté, laissait voir une fine cicatrice sur la joue gauche, ainsi qu'un casque.

Le spadassin garda son épée à la main même s'il savait qu'elle ne lui servirait à rien. Il était résigné, mais décidé à se battre jusqu'au bout, et surtout à ne pas leur tourner le dos pour fuir : il voulait voir la mort arriver en face.

- Tu veux vivre ? lui demanda le chevalier.
- Tout le monde veut vivre !
- Qui était votre victime ?
- Tueshag, un cousin de notre jeune roi.
- Qui t'a payé ?
- Que je réponde ou que je ne réponde pas, vous me tuerez !
- Comme tu le mérites, n'est-ce pas ?
- Il avait une épée. Il ne s'est même pas défendu ! Il ne méritait pas de vivre, cracha Marthuis.



– Ta philosophie se défend, concéda l'ombre, mais je ne suis pas celui qu'il faut convaincre et je crains que ma Lumière ne se laisse pas fléchir.

Il se tut, ne bougeant plus, attendant son compagnon. Tandis qu'ils parlaient, le combat entre le dernier soudard et le deuxième chevalier s'était terminé. Le mercenaire avait essayé de briser l'engagement en faisant une brusque volte-face pour fuir, mais il avait déséquilibré sa monture qui s'était écroulée sur le sol. Il avait essayé en vain d'extirper sa jambe bloquée par le poids du cheval tandis que le chevalier avait démonté. Il s'était approché du blessé pour échanger quelques phrases avant de porter le coup de grâce. Il avait pris alors tout son temps, se penchant d'abord sur le corps de Tueshag pour savoir s'il était encore en vie, puis fouillant les autres cadavres.

Le chevalier arriva à cheval, tenant par la bride une de leurs montures sur laquelle il avait hissé la dépouille de la victime.

L'attente devenait insupportable pour Marthuis qui savait trop bien ce qu'il allait advenir.

– Vous êtes deux cavaliers munis d'une épaisse cuirasse contre un fantassin mal équipé. Où est l'honneur là-dedans ?

Il y eut un bref silence, puis le nouvel arrivant – ou plutôt la nouvelle arrivante – prit la parole.

– Nous ne sommes pas là pour garantir la loyauté d'un combat. Notre seule ambition est de faire régner la loi de Dieu ici-bas.

Sa voix était nette, claire, décidée et glaciale. Elle se tourna alors vers son compagnon pour demander :

– Que sait-il ?

– Il refuse de dire qui l'a payé !

La femme haussa les épaules.

– Ton nom ? lui demanda-t-elle.

– Marthuis.

– Une dernière fois, accusé Marthuis, qui t'a engagé pour cet abo-

minable forfait ?

– Je ne dirai rien.

– Tu as tort, la vérité est toujours la meilleure chose qui soit et elle libère l'âme. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

– L'homme avait une épée.

– Argument recevable ! Qu'en penses-tu, Shirk ?

Marthuis vit une lueur de surprise dans les yeux de l'ombre.

– La sagesse vient de la Lumière, Sheila ! grinça-t-il.

– En tant que Saint Inquisiteur, par les pouvoirs qui me sont conférés par Dieu, je vous déclare coupable, accusé Marthuis ; mais étant données les circonstances atténuantes, à savoir que la victime était un homme d'armes, que vos compagnons ont déjà payé leur crime, que la mort est un châtement trop cruel pour être donné sans un motif réel et sérieux et qu'enfin le tribunal n'est pas en mesure d'établir vos antécédents, au bénéfice du doute, je vous condamne à enterrer vos camarades, et une fois la sentence accomplie, à quitter sans autre délai la région. Justice a été rendue !

Elle marqua un temps avant de continuer.

– Je te laisse ton épée, elle te servira à creuser les tombes. Évite de les enterrer dans le sable ; fais-le un peu plus haut dans la terre.

Elle commença à tirer sur la bride de son cheval pour faire demi-tour, mais se ravisa avant de le fixer. Elle avait de jolis yeux bleus, le reste de son visage était masqué par le keffieh.

– Un dernier conseil : suis mon jugement, seule la mort t'attend à Ruyanth.

Marthuis regarda avec incrédulité les deux chevaliers emprunter l'étroite bande de sable pour pénétrer dans la presqu'île de Jolong.

Ils lui laissaient la vie.

L'arrivée de deux chevaliers de Janus surprit l'abbé Luthar. Peu d'entre eux prenaient la peine de venir dans le royaume de Ruyanth,



ils préféraient continuer sur la côte et rejoindre des contrées plus à l'ouest où leur talent guerrier était apprécié. Plus surprenant, personne ne l'avait averti de la venue de chevaliers de Janus. Ceux-ci lui avaient réservé une de leurs premières visites et il ne comprenait pas la raison de cet excès d'honneur.

Il les salua et la Lumière, le visage dissimulé par son keffieh, se présenta.

– C'est un plaisir de vous rencontrer. Mon guide m'a parlé de vous en terme élogieux ! Je suis Sheila, et voici Shirk, mon ombre.

L'abbé était un peu décontenancé, elle parlait comme s'il devait la connaître. Les femmes devenues chevaliers étaient rares mais sa renommée n'était pas venue jusqu'ici. Il décida de prendre un risque calculé et de la détromper, il était toujours hasardeux de s'aliéner les dangereux chevaliers de Janus.

– Je suis également enchanté de vous rencontrer, et je le serai encore plus lorsque je connaîtrai le nom de votre guide.

Une lueur amusée apparut immédiatement dans les yeux du dénommé Shirk. Sheila marqua un temps d'arrêt, jeta un coup d'œil à son ombre avant de répondre d'une voix où perçait l'agacement :

– Scylan !

Les rumeurs allaient bon train, et déjà ce nom circulait comme un possible sage de Janus : l'un des neuf membres qui avaient la mainmise sur l'ordre. L'abbé l'avait rencontré à trois reprises. L'homme lui avait laissé une impression mitigée : il était intègre et sincère, mais ses méthodes brutales déplaisaient à Luthar. Estimant avoir le bon droit pour lui, il n'hésitait pas à écarter de son chemin ceux qui ne pensaient pas comme lui.

– Par le plus grand des hasards, nous avons assisté au meurtre de Tushag, le cousin du roi. Nous avons jugé les hommes de main coupables de l'assassinat mais nous ne connaissons pas le commanditaire. Nous avons fait un détour dans votre royaume pour rendre

la justice.

– Votre zèle vous honore !

Elle se tendit légèrement comme si elle percevait dans ces propos une pointe de sarcasme.

– Qui pourrait avoir intérêt à tuer Tueshag ? poursuivit-elle.

– Depuis la mort accidentelle du jeune roi Chaerong, voici deux mois, la situation est devenue confuse. La couronne repose désormais sur la tête de son frère Brashag. Son jeune âge – seulement trois ans – et sa santé fragile le mettent à la merci d’une maladie. Le dernier prétendant légitime au trône était Tueshag.

– La mort du roi était-elle accidentelle ?

– Certainement, tous les témoins ont été formels.

Sheila montra les cinq pièces d’or récupérées sur les corps des mercenaires :

– Un premier versement pour cet assassinat. Vraisemblablement le double devait attendre les spadassins une fois leur forfait accompli. Qui serait capable de payer une telle somme ?

– Le royaume est riche et nous sommes nombreux à disposer de ce montant, seulement ces pièces semblent avoir été frappées récemment ; elles doivent venir tout droit des coffres royaux. Vous avez une liste de suspects réduite : le régent, ses neufs conseillers et la mère du roi.

– Parmi eux, qui pouvait avoir intérêt à la mort de Tueshag ?

– Beaucoup de raisons peuvent pousser les hommes au crime. Une mère qui veut protéger son enfant. Un ambitieux qui veut s’emparer de la couronne : le régent Alonsi ou l’un des trois membres du conseil issus des grandes familles nobles : Pyathar, Tervah ou Giorlar. Un marchand guidé par l’appât du gain : Descass, Noyarass ou Birath. Les trois plébéiens pourraient craindre qu’en cas de changement de roi, celui-ci ne les écarte pour choisir ses propres hommes.

– Ce meurtre ne leur apporte rien : le décès du roi rendra leur



avenir pareillement incertain.

– Croyez-les innocents si vous le voulez. De mon côté, je me refuse à soupçonner nos trois confrères : l'abbé Barstein, l'abbé Gazagor ou l'évêque Ovito. La mort de Tueshag ne peut apporter au royaume que l'instabilité, la crainte ultime des membres de la Sainte Église.

—Votre logique me convaincrait encore davantage si j'avais la certitude que cette disparition fasse courir au royaume un quelconque danger, dit-elle en plongeant ses yeux dans ceux de l'abbé.

– Que votre orgueil ne vous fasse pas oublier votre mission principale : soutenir notre Sainte Église !

Sheila continua à fixer Luthar, jusqu'à ce qu'il détourne le regard. Elle se leva alors pour prendre congé, et elle glissa à l'abbé :

– Merci pour votre aide précieuse même si je devine que vous ne nous aimez pas. Nous vous laissons le corps de ce malheureux Tueshag. Je sais que vous ferez le nécessaire pour le repos de son âme. Et ne craignez rien, je connais mon devoir.

Luthar réalisa avec stupeur que Sheila s'imaginait en avoir suffisamment appris pour confondre le coupable. Sans le début d'une preuve, elle serait pourtant impuissante. Elle n'abandonnerait sûrement pas, et son insistance n'amènerait rien de bon. Elle inquiéterait l'assassin qui pouvait fort bien frapper de nouveau et faire deux nouvelles victimes. Il fallait alors craindre la réaction énergique et imprévisible de l'Ordre de Janus. La situation déjà complexe ne pouvait qu'empirer avec leur intervention.

L'homme d'Église resta un long moment indécis puis, pris d'une impulsion subite, il courut jusqu'aux portes de l'abbaye. Il aperçut les deux chevaliers qui s'éloignaient.

– Shirk ! cria-t-il de toutes ses forces.

Un bref instant, il eut peur qu'il soit trop loin pour l'entendre, mais celui-ci ne tarda pas à tourner bride pour se diriger vers lui. Luthar savait qu'il n'était pas dans les meilleures conditions pour dis-

cuter. Il s'était mis en position d'infériorité : son interlocuteur, dont il ne voyait que les yeux, assis sur son cheval, le dominait. Le seul aspect positif était que la Lumière était trop loin pour entendre la conversation.

– Vous avez juré sur votre vie de servir la Sainte Église, commença l'abbé.

– En obéissant à ma Lumière.

– Plutôt que d'obéir, je parlerai de servir, ce qui inclut le devoir de la protéger. Le coupable est puissant et déterminé. Sheila semble prendre cet adversaire avec légèreté comme si elle ne disposait pas de toute sa capacité de jugement.

– Si vous voulez dire par là qu'elle est complètement folle, je suis assez d'accord avec vous. Il est totalement vain d'espérer la faire changer d'avis avec des arguments raisonnables.

– Chercher à tout prix à découvrir la vérité n'aboutira qu'à causer votre perte et priver la Sainte Église de deux fidèles chevaliers.

– Vous parlez de nous faire abandonner notre mission ! Vous parlez de laisser impunie une injustice ! Ressaisissez-vous et gardez votre foi en notre Sainte Église ! Si, malgré la folie de Sheila, Elle a décidé de l'armer chevalier, Elle avait ses raisons. Elle voyait plus loin que vous, pauvres humains faillibles.

En lançant cette tirade, les yeux de Shirk brillaient d'une lueur amusée. Son ton changea brutalement et il dit d'une voix où ne perçait nulle ironie.

– Le jour où je trahirai ma Lumière, cela ne sera pas au profit de la Sainte Église, mais du mien.

Le cynisme du chevalier déplut à l'abbé même s'il aurait dû s'y attendre. Il n'avait nullement proposé de trahir, il désirait seulement préserver le royaume du chaos. Shirk n'était qu'un gibier de potence, que seul son talent à l'épée avait sauvé d'une mort méritée. Cet homme semblait n'être intéressé que par sa propre personne. Il ne



cherchait pas à calmer les ardeurs belliqueuses de Sheila, comme résigné, voire amusé, devant le comportement fantasque de sa Lumière.

– D'autres ont essayé de briser leur serment, répliqua Luthar d'un ton pincé, et cela ne leur a pas porté chance.

– Ils en sont morts, c'est vrai, mais d'un autre côté, ceux qui n'ont pas essayé sont également morts. Le choix est épineux.

L'ombre continuait à se moquer ouvertement de lui. L'abbé sentit la colère monter, et il lança sèchement.

– Vous n'avez aucune chance de nous échapper. Si vous n'absorbez pas régulièrement votre dose de canoline, vous mourrez.

– Révéler que vous disposez de cette information est fort imprudent – l'Ordre de Janus est jaloux de ses secrets et seuls les morts ne parlent pas – mais merci de me rappeler pourquoi j'obéis à une fanatique. Certains jours, j'ai tendance à imaginer que je ne le fais que par amour de la Sainte Église. Souhaitez-moi bonne chance, nous allons en avoir besoin.

– Pauvre inconscient, vous allez droit au trépas.

– Si cela vous afflige, j'ai une bien mauvaise nouvelle pour vous : « L'existence conduit chaque jour l'homme un peu plus près de la mort. » Livre II, psaume IV.

Puis Shirk tira sur la bride pour faire demi-tour, et lança son cheval au galop pour rejoindre sa Lumière.

Évita regardait avec attendrissement son jeune fils Brashag jouer avec un bâton sur un grand tapis moelleux.

Un garde pénétra dans la pièce, brisant la magie de l'instant. Elle se tourna vers l'intrus, agacée : il aurait dû s'annoncer.

Se sentant pris en faute, l'homme courba la tête.

– Madame, veuillez excuser mon entrée intempestive.

– Que me vaut pareille précipitation ? demanda-t-elle sèchement.

– Deux chevaliers de Janus ont demandé une audience officielle !

Le protocole requiert votre présence.

Déstabilisée par la nouvelle, Évita oublia immédiatement son ressentiment contre le messager. Les mots avaient leur importance : parler d'audience officielle signifiait que les chevaliers ne venaient pas pour une simple visite de courtoisie, mais pour une mission.

*Qu'avait-elle à se reprocher ?*

Peu ou beaucoup, tout dépendait qui jugeait ses actes mais pour les chevaliers de Janus, une pensée impure était déjà trop, et avec le régent, elle avait été bien plus loin.

*Qui les avait appelés ?*

Un seul avait pu le faire : l'évêque. Les autres membres du conseil n'étaient pas suffisamment téméraires pour avoir pris pareil risque.

*Pour quelles raisons ?*

Qu'importe ! Ces fous de Dieu se déplaçaient rarement pour rien : des têtes allaient tomber et elle avait bien peur que la première soit celle de son amant. Elle ne comptait pas sur ses conseillers pour le soutenir, au contraire. Tous lorgnaient la charge de régent, et l'imposant Pyathar et l'impatient Tervah ne s'en cachaient même plus. Alonsi avait obtenu son poste deux ans auparavant par la grâce de son défunt époux, l'exigeant sur son lit de mort. Il n'avait malheureusement pas réussi à s'imposer auprès des autres nobles qui continuaient à le considérer comme un usurpateur.

Inquiète, Évita quitta la pièce pour emprunter l'étroit escalier en colimaçon qui menait au rez-de-chaussée. Elle retrouva l'ensemble des conseillers dans la salle du trône. Alonsi était pâle, et elle décela la même inquiétude sur les visages tendus des autres personnes présentes. Paradoxalement, leurs craintes la rassuraient. Elle lui rappelait que l'avenir était incertain pour tous, et que le pire lui serait peut-être épargné.

À côté du trône vide – le roi était encore trop jeune pour siéger – elle prit place. De l'autre côté se trouvaient le régent et l'évêque, les



1/18/09

huit autres conseillers restant debout à quelques pas derrière eux.

Les deux chevaliers de Janus avancèrent lentement vers eux. Ils avaient abandonné leur épaisse armure de cuir, leur casque, leurs jambières et leur bouclier, ne gardant que leur épée. Ils avaient abaissé leur keffieh – qui ne recouvrait que leur cou – comme le protocole dans une cour royale l'exigeait. La Lumière était une femme plutôt grande, d'allure gracieuse. Les traits de son visage étaient réguliers, ses yeux bleus magnifiques, ses cheveux blonds coupés courts, et Évita l'aurait qualifiée de jolie si son air dur n'avait terni en grande partie son charme.

Son compagnon était légèrement plus petit qu'elle, d'aspect sec et nerveux, avec un visage anguleux et osseux, une petite cicatrice sur la joue gauche et le crâne entièrement rasé. L'absence de cheveux était supposée rappeler sa renaissance spirituelle sous le contrôle vigilant de sa Lumière, qui se jugeait moralement irréprochable. Seuls les plus fanatiques des chevaliers de Janus utilisaient encore cette tradition.

La jeune femme se courba légèrement :

– Merci de nous accueillir.

– Merci de nous honorer de votre présence ! assura le régent d'une voix trop froide.

– Lorsque nous avons pris le chemin de votre royaume, votre roi était encore de notre monde. En hâtant notre pas, nous aurions peut-être pu éviter cette tragédie. Son accident apparaît providentiel pour tout membre ambitieux de ce conseil. Dois-je soupçonner quelqu'un ?

Les yeux bleus implacables de la Lumière scrutaient les siens. Évita soutint son regard sans ciller.

*Où voulait-elle en venir avec cette question ?*

Son fils était mort devant une dizaine de témoins, et aucun n'avait émis un doute sur le caractère accidentel de la chute. Elle devait être la seule à l'avoir pleuré pour ce qu'il était, les autres s'inquiétaient des possibles troubles qui en résulteraient : son successeur était son frère



Brashag, son dernier fils, âgé de seulement trois ans.

– Les témoins sont formels, il s’agit d’un accident, bafouilla Alonsi.

– Je n’attendais pas d’autre réponse que celle-ci. Même si je ne peux jamais rien prouver, ma conviction est faite. Seulement un crime a été de nouveau commis et cette fois, la justice frappera.

Évita se retourna pour chercher des yeux le regard des conseillers mais ceux-ci affectaient de ne pas être au courant.

– Quelle est la victime ? finit par demander le régent après un silence interminable.

– Tueshag, le cousin de votre roi.

Comment une telle catastrophe avait-elle pu arriver ? Si son fils mourait, le royaume avait toutes les chances de sombrer dans le chaos. Évita fut saisie d’un brusque doute. Elle reprenait là les propos de son amant, mais est-ce que cette possibilité inquiétait vraiment tout le monde ? Probablement pas, surtout pas un ambitieux.

Le meurtrier était parmi eux, elle en avait maintenant la certitude. Ce traître allait s’en prendre bientôt au jeune roi. Qui parmi eux ? Qui oserait s’en prendre à son fils ? La présence des chevaliers la rassurait presque. Ils avaient fait le vœu de défendre le faible : ils protégeraient son enfant, ou du moins voulait-elle le croire.

– Il venait de partir en voyage sur le continent, dit Alonsi sur un ton peu convaincu.

– Il l’a atteint mais il n’a guère été plus loin. Nous avons trouvé son corps transpercé par une épée sur la plage.

– Des bandits peut-être ?

Sheila éclata d’un rire presque enfantin.

– Cette hypothèse me paraît raisonnable : il est rare que les honnêtes gens assassinent leurs semblables, sinon ils ne méritent plus guère cette épithète. L’élément qui me préoccupe au plus haut point est que ceux-ci ont été payés pour commettre leur forfait.

Elle lâcha cinq pièces d’or qui rebondirent sur le sol. Lorsque le

bruit métallique finit de résonner dans la salle, elle reprit :

– Des pièces neuves qui venaient à peine d’être frappées. Une par mercenaire !

Des perles de sueur apparurent aux tempes du régent.

– Cinq hommes ! Des professionnels ?

– Nous étions pressés. Nous n’avons pas cherché à évaluer leur mérite à l’épée.

– Soupçonnez-vous quelqu’un ?

– L’un de vous, bien sûr ! Sinon, je n’aurais pas pris la peine de vous rencontrer.

– Et s’il s’agissait d’une décision du conseil pour écarter un homme dangereux pour le royaume ? demanda l’imposant conseiller Pyathar.

– J’avoue n’avoir jamais envisagé cette possibilité qui me contrarierait fort. L’homme aurait dû être jugé au lieu d’être lâchement assassiné. Je me verrais malheureusement contrainte de juger criminelle pareille infamie.

Évita était séduite par le cran de la jeune femme qui ne cédait sur rien, au risque de se faire un ennemi du conseil qui pouvait décider de l’occire.

– Mais je suis certaine qu’il n’existe qu’un véritable coupable, reprit-elle, celui qui a payé les mercenaires et pour le démasquer, je vous propose mon aide.

– Nous l’acceptons avec reconnaissance.

Dieu, que les mots d’Alonsi étaient forcés !

– Le coupable veut-il à présent soulager sa conscience et avouer son abominable forfait ?

Un silence de mort suivit.

– Merci alors de tous me jurer sur votre vie que vous êtes innocent et que Dieu en soit témoin, demanda Sheila le plus tranquillement du monde.

Le régent s’avança, posa sa main droite sur son épaule gauche, et



dit d'une voix qui ne tremblait pas.

– Je jure sur ma vie que je n'ai pas donné l'ordre de faire tuer Tueshag et que je ne suis pour rien dans la mort de notre regretté roi Chaerong.

Les neufs conseillers et Évita firent le même serment.

Sheila s'inclina avant de prendre congé, laissant une assistance médusée.

– Le problème est que cette folle a raison, avançâ Pyathar. L'un de nous est coupable.

– Pour Tueshag, tu veux dire ! répondit Tervah. Tout le monde a bien vu qu'il s'agissait d'un accident pour notre roi.

Évita s'aperçut que Sheila n'avait rien dit de tel. Jamais, elle n'avait prétendu que son fils avait été assassiné, elle avait juste laissé entendre qu'elle croyait cette version des faits. Toutes ces circonlocutions avaient pour but de ne pas prononcer une phrase contraire à la vérité et d'induire leurs interlocuteurs en erreur. Les chevaliers de Janus avaient juré de ne pas mentir. Sheila prenait ce commandement au pied de la lettre en ne gardant de ce mot qu'une définition restrictive : « affirmer ce qu'on sait être faux ».

Elle était folle, très certainement mais beaucoup moins stupide qu'elle affectait de le faire croire. Son compagnon était resté en retrait, observant à loisir la réaction des conseillers. Sous-estimer les deux chevaliers serait une grossière erreur.

– Nous lui parlerons, assura Ovito.

– Et ? demanda le régent narquois. Ils ne repartiront pas avant d'avoir trouvé un coupable.

– Je souhaite seulement qu'ils se contentent de punir celui-ci.

Évita n'en crut pas un mot. L'homme rêvait seulement de se débarrasser du régent en l'offrant comme victime expiatoire. L'ecclésiastique devait penser qu'il ne serait pas difficile de manipuler un chevalier trop naïf.

Après leur sortie théâtrale, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Sheila demanda :

– Tu les as observés ?

– Je n'ai vu aucune réaction trahissant le coupable. Tous paraissent effrayés, même si certains arrivaient mieux à le cacher que d'autres, mais je trouve ce comportement plutôt sain. Alonsi a compté les pièces avant de donner le nombre d'assassins. Il a dit cinq et non six. Un bon point pour lui. Je suspecterais plutôt l'un des trois conseillers issus de la noblesse.

– Dis plutôt que tu détestes les aristocrates presque autant que les évêques ! Nous devons trouver une preuve et nous en aurons bientôt une. Tu surveilleras la porte du château. Marthuis va venir pour réclamer son solde et nous mènera vers le commanditaire.

– Comment peux-tu en être aussi certaine ?

– Il ne résistera pas à l'appât du gain. En demandant la part de ses camarades, il peut espérer empocher six pièces d'or. Comme tu as pu le constater, ce n'est pas un lâche : il pensait qu'il allait mourir mais il a fait face. Malgré le danger, il demandera à être payé.

Elle lui lança comme ultime argument.

– En tout cas, à sa place, c'est ce que je ferais !

L'ombre n'en doutait pas. Il connaissait son incommensurable orgueil, son fanatisme et son sens du devoir : rien ne pourrait jamais l'empêcher d'entreprendre une action qu'elle croyait juste.

Au nom des trois ecclésiastiques, l'évêque Ovito accueillit les deux chevaliers de Janus. Malgré son assurance devant ses pairs, il avait peur de ne pas faire entendre raison à cette fanatique.

– Êtes-vous certains que le coupable se trouve parmi les conseillers du roi ?

– Un homme de bien m'a affirmé que l'assassin se trouvait proche du pouvoir, je l'ai cru.



– Tous les conseillers vous sont-ils pareillement suspects ?

Sheila sourit :

– Il serait monstrueux que des hommes d'Église aient pu jurer leur innocence en ayant Dieu comme témoin et qu'ils soient coupables. Je crains par contre que leur bonté naturelle les amène à protéger un assassin. Un comportement humain, mais que la morale ne doit pas laisser impuni.

Il était évêque. Son statut le protégeait, car malgré ses rodomontades, Sheila ne pouvait pas mettre ses menaces à exécution. Pourtant un frisson glacé parcourut son échine. Elle semblait capable de tout.

– Soupçonnez-vous quelqu'un ? demanda-t-elle.

– Évita craignait pour la sécurité de Brashag, Alonso a devancé ses désirs, croyant qu'engager des spadassins n'était pas à la portée d'une femme. La vanité des hommes qui se croient indispensables...

– Excusez ma lenteur d'esprit, mais ses motivations me semblent obscures, le coupa Sheila d'une voix froide.

L'évêque, légèrement destabilisé, marqua un court silence avant de reprendre ses explications.

– Le régent et la reine mère sont très proches l'un de l'autre. Les mauvaises langues prétendent même qu'ils sont amants. Les voix du cœur sont rarement celles de la raison et ces élans conduisent souvent les hommes à commettre l'irréparable.

– Je suis extrêmement déçue par votre méfiance. Je m'attendais à ce que vous m'expliquiez pourquoi Tueshag fuyait le royaume plutôt que de me confier des secrets d'alcôve qui m'indiffèrent.

Ovito s'agita sur son siège, et changea de position. Il commençait à redouter le pire. Non seulement elle ne se laisserait pas manœuvrer, mais elle n'avait aucune confiance en lui. Trop avisé pour tenter de nier l'évidence, il essaya sa méthode favorite : dire la vérité sur l'accès-soire afin de mieux mentir sur les faits invérifiables.

– J’aurais dû commencer par le début. Certains d’entre nous ont imaginé d’emprisonner Tueshag pour l’empêcher de comploter.

– Je ne saisis pas bien les raisons qui pourraient pousser le conseil à punir l’innocent. Et même si demain, il devenait comploteur et parvenait à ses fins, la couronne reviendrait à un homme mature. Je ne vois rien d’inquiétant pour notre Sainte Église.

– Tueshag n’était pas le roi idéal, expliqua Ovito. Trop mou, un peu pleutre également. Si l’idée de l’enfermer pouvait paraître séduisante, cette solution aurait conduit à plus ou moins court terme à l’exécuter. Il y a bientôt deux mois, j’ai préféré le prévenir afin de garder cette carte pour plus tard si la situation devait dégénérer. Il est resté sagement terré dans son château mais il a dû paniquer pour une raison ou une autre.

– Voilà qui explique sa fuite, mais pas comment les tueurs l’ont retrouvé.

– Il s’agit de l’unique passage pour quitter le royaume.

Un ricanement retentit.

– Pendant deux mois, ceux-ci l’ont attendu sans attirer l’attention, se moqua Shirk. Je parierais plutôt qu’ils ont été prévenus.

– Qui comptiez-vous mettre sur le trône ? demanda Sheila.

L’évêque fixa les yeux impassibles de la jeune femme.

– Comment aurais-je su à quel moment il quitterait le royaume ? se défendit-il, ne réalisant que trop tard l’in vraisemblance de sa dénégaration.

Le visage de Sheila blanchit, ses traits se durcirent, et ses yeux lui rent de colère. Elle ouvrit sa bouche mais aucun mot ne sortit. Elle respira lentement deux ou trois fois avant de dire d’une voix où perçait une rage contenue.

– J’abhorre le mensonge ! Je vous aurais peut-être cru si vous m’aviez assuré ne pas avoir utilisé cette information mais vous étiez bien évidemment au courant. Le régent savait que Tueshag quittait



Ruyanth et la Sainte Église a des oreilles et des yeux partout dans les royaumes du Sud.

L'évêque pesta. Il avait mené cette conversation en dépit du bon sens et il ne disposait maintenant que de peu de marge de manœuvre. Lui dire la vérité crue n'était pas possible. Tueshag s'était conduit sottement et il en était mort.

Cette fanatique n'était sûrement pas capable d'avoir une vision d'ensemble, ni de comprendre les nécessités du compromis.

Par politesse, l'évêque avait informé les trois conseillers de la noblesse de la fuite de Tueshag et pour faire bonne mesure, le régent lui-même. Pourquoi aurait-il caché cette information ? L'un d'eux avait jugé qu'il fallait éviter un éventuel retour du fuyard à la tête d'une armée étrangère. Il était hypocrite de blâmer quelqu'un pensant agir pour le bien du royaume. L'évêque ignorait l'identité du meurtrier et il ne se presserait pas pour le découvrir. Il l'apprendrait suffisamment tôt.

Cette mort n'était qu'anecdotique.

Comment faire comprendre à cette furieuse que l'important n'était pas cet assassinat ? Dans le conseil régnait une fausse symétrie : les trois conseillers de la noblesse pouvaient imposer leurs vues tandis que les six autres se contentaient de donner leur avis. Le régent perdait chaque jour un peu plus son influence et il ne tiendrait plus très longtemps. Le jeune roi serait vraisemblablement balayé à sa suite. Ovito ne tenterait pas de s'opposer à ceux qui désiraient s'emparer de la couronne car sans soldats, il n'en avait guère les moyens. Il préférait encore les soutenir afin d'entrer dans leurs bonnes grâces, et si le meurtre de cet idiot avait au moins servi à renforcer son crédit, il n'était pas mort pour rien.

L'évêque analysa froidement la situation. Il ne lui était plus possible ni de faire de Sheila une alliée, ni de la manipuler.

Représentait-elle une menace ? L'évêque envisagea furtivement

de la faire assassiner mais cette solution était prématurée. L'Ordre de Janus – qui prétendait être le bras armé de la Sainte Église – n'était pas réputé pour être clément envers ceux qui osaient s'attaquer à eux. Même s'il n'était plus aussi puissant qu'autrefois, il restait encore dangereux.

Le mieux restait encore de ne rien faire. Incapable de démasquer le coupable, elle ne perturberait pas le fragile équilibre au sein du royaume qu'il essayait de maintenir.

Pressé de finir la discussion, il lança une banalité.

– Une petite injustice vaut parfois mieux qu'un grand désordre.

Elle répondit d'une voix méprisante.

– J'ai dû rater cette excellente maxime dans nos écrits sacrés et j'en suis malheureusement restée aux propos d'un obscur ivrogne : « L'injustice finit toujours par amener le chaos. »

– Livre VI, psaume III, cita Shirk.

– Je crois que nous nous sommes tout dit, conclut l'évêque. Je ne vous retiens pas.

Elle le fixa, légèrement désarçonnée, comprenant qu'elle n'obtiendrait plus rien de lui. Il soutint son regard, et elle fut la première à détourner les yeux. Elle se leva de son siège lentement.

– Rassurez-vous, je ne suis guère attirée par le sang. La morale condamne votre comportement, mais il me suffit de savoir que vous serez jugé par votre Créateur. Je n'ai pour ambition que de démasquer l'assassin d'un homme que j'ai vu mourir et que je n'ai pu sauver. Le reste ne me concerne pas.

L'évêque les regarda sortir, comprenant qu'il les avait grandement sous-estimés. Était-elle réellement démente ou jouait-elle un rôle ? Probablement un peu de la deuxième hypothèse et beaucoup de la première. En tout cas, elle avait très bien manœuvré.

Piégé comme un enfant, il avait reconnu implicitement qu'il protégeait le coupable. Subtilement, elle n'avait pas cherché à le faire bas-



culer dans son camp, préférant négocier sa neutralité. Il ne tenterait rien contre elle, ayant trop à perdre.

Il se rassura rapidement : cette petite victoire serait sans lendemain. Sa quête n'avait aucune chance d'aboutir.

À peine sortie, Sheila, accompagnée de Shirk, se dirigea vers les appartements du régent. Celui-ci congédia rapidement les deux personnes avec lesquelles il conversait, et il les accueillit.

– Votre entrevue avec l'évêque a-t-elle été fructueuse ?

– Rien de déterminant. Juste les cancons habituels.

Alonsi pâlit et détourna le regard.

– Son Excellence ne m'a même pas dit qui il verrait comme votre digne successeur, poursuivit-elle. Mais vous avez sûrement réfléchi à cette question. S'il vous arrivait malheur, qui ferait le meilleur régent ?

– Giorlar, répondit-il sans hésiter.

– Tervah m'a l'air pourtant plus énergique.

– Vous m'avez demandé de citer le nom d'un régent, pas d'un éventuel roi, expliqua Alonsi acerbe.

– Et Pyathar ?

– L'ambition le dévore tout autant.

– L'évêque m'a raconté une curieuse fable, poursuivit-elle sans lien logique. Les membres du conseil auraient projeté d'enfermer Tushag.

– Il ne s'agissait que de le garder près de nous pour éviter qu'il commette l'irréparable mais sa mise en œuvre s'annonçait délicate. Il s'était réfugié dans son château au sud du royaume.

Alonsi se sentait de plus en plus nerveux. Évita l'avait convaincu de dire tout ce qu'il savait aux chevaliers de Janus. N'ayant plus grand-chose à perdre – la plupart des membres du conseil étaient ligüés contre eux – il valait mieux dire la vérité. Encore fallait-il être

cru.

– En dehors du royaume, il présentait un danger plus grand. Il aurait pu lever des troupes, nota Sheila.

– Il n'était pas suffisamment riche pour être réellement menaçant, assura le régent.

Il faillit poursuivre mais avouer qu'il avait espéré une petite guerre – lui permettant de renforcer sa position – était au-dessus de ses forces.

– Curieusement, reprit le chevalier, personne ne semble déplorer son décès. À croire que sa mort est une bonne chose pour le royaume de Ruyanth.

– Je ne pleurerai pas l'homme, mais j'ai tout fait pour le garder en vie. Si l'héritier meurt, nous payerons tous cette folie.

– Pas tous : certains, comme le prochain roi, en profiteront. Qui a donné l'ordre d'assassiner Tueshag ?

– Si je le savais, je vous le dirais volontiers. Malheureusement, je l'ignore.

Sheila prit rapidement congé comme si elle avait appris ce qu'elle voulait savoir. Alonsi resta pensif le reste de la journée. Ses questions directes l'avaient particulièrement désarçonné. Que ferait-elle du peu qu'il lui avait dit ? Évita avait certainement mis trop d'espoir en eux. Ils ne devaient compter que sur leur propre force.

Une semaine s'écoula, fade et sans saveur.

Sheila savait à quoi s'en tenir, et elle ne prit pas la peine de faire de nouveaux interrogatoires. Soit Pyathar, soit Tervah, avait décidé de s'emparer de la couronne avec l'aide bienveillante de la plupart des membres du conseil, du support de la noblesse et la bénédiction de la Sainte Église. Ne voyant aucun autre moyen pour découvrir lequel des deux était le coupable, elle pariait tout sur la certitude que Marthuis viendrait toucher son solde.



Sheila s'ennuyait dans le château. Les regards de crainte qu'elle appréciait comme un hommage à sa dangerosité, lui devenaient pesants. Elle était laissée à l'écart, simplement tolérée, et les conversations mouraient lorsqu'elle approchait. Elle préférait encore rester cloîtrée dans la cellule mise à sa disposition, ou stationner sur les remparts à surveiller les allées et venues.

Pendant ce temps, Shirk restait avec les hommes de faction à la porte du château, jouant avec eux aux dés, s'arrangeant pour perdre un peu et rentrer dans leurs bonnes grâces. Le chevalier ne portait ni son armure, ni son keffieh, trop facilement identifiables. Il en avait profité pour retirer son casque sous lequel il transpirait. Seul son crâne rasé le distinguait des sentinelles.

Si la nuit le pont-levis était fermé, dans la journée le passage était libre. Souvent aucun contrôle n'était fait. Les gardes ne s'activaient que si le groupe était trop important, s'il s'agissait d'un guerrier ou si le manant était trop mal vêtu.

Comme depuis le début de la semaine, Shirk jeta un regard au nouvel arrivant et il reconnut l'homme qu'il avait épargné. Sheila ne s'était pas trompée. Il se releva pour suivre le spadassin, prétextant un besoin urgent exprimé en termes crus.

Le chevalier retrouva rapidement Marthuis qui se dirigeait vers le jardin. Il se trouvait grotesque à faire cette filature. Le mercenaire allait rapidement se rendre compte d'une présence derrière lui. Voulant lui laisser un peu d'avance, Shirk ralentit, mais il avait mal calculé son coup, si bien que lorsqu'il pénétra à son tour dans le jardin, il était vide.

Pire, il s'aperçut alors qu'il y avait deux autres sorties. Il se précipita vers la plus proche. N'entendant aucun bruit de pas, il fit demi-tour pour prendre la seconde, tout aussi déserte. Incertain, il décida de poursuivre vers les écuries, mais il réalisa bientôt qu'il avait perdu sa trace.

Il tourna en rond pendant une quinzaine de minutes mais en vain. Il allait se résoudre à retrouver Sheila lorsqu'il entendit des cris. Intrigué, il se rapprocha. Dans une stalle d'écurie vide, deux hommes s'affairaient autour d'un troisième allongé sur le sol. Ce corps était celui de Marthuis, sa tête était couverte de sang. L'assassin n'avait pas pris la peine de simuler un accident, l'arme du crime – un épais bâton de bois – était à côté du cadavre.

Shirk soupira : il avait lamentablement échoué et il craignait le courroux de sa Lumière. Pour autant, il alla rapidement la retrouver pour lui rapporter son échec.

En l'écoutant, elle resta silencieuse. Animée par une colère froide, elle dit d'une voix sentencieuse.

– J'ai une nouvelle fois péché par orgueil. Notre rôle n'est pas d'utiliser la ruse mais de rester courageux, honnêtes et loyaux. Si nous suivons les préceptes de notre ordre, nous pourrions toujours compter sur l'aide de Dieu.

Shirk détestait cette auto-flagellation. Sheila avait fait preuve d'une inhabituelle finesse. Elle aurait réussi s'il n'avait pas été aussi stupide et maladroit. Pour essayer de dédramatiser la situation, il dit, légèrement moqueur :

– Tu peux toujours proposer que nos deux derniers suspects s'affrontent en combat loyal. Aucun risque de se tromper : c'est nécessairement le coupable qui mourra.

– J'aimerais bien, mais cela ne va pas être possible, dit-elle en souriant, légèrement rêveuse, comme séduite par cette idée

Shirk n'était pas bien sûr qu'elle avait compris qu'il plaisantait.

– Des deux, tu soupçonnes lequel ? demanda-t-elle abruptement.

– Je n'aime pas Tervah. Son arrogance m'insupporte !

– Précieuse analyse, dit-elle.

De l'humour, c'était nécessairement de l'humour. Shirk voulait s'en convaincre de toute force.



Sous prétexte de demander une nouvelle audience officielle, Sheila réunit les onze suspects : les neufs conseillers, le régent et la reine mère. Le coupable devait se sentir rassuré. Il avait éliminé la seule personne capable de le dénoncer. Qu'aurait-il pu craindre ?

– Demain, je vais vous quitter. Une mission nous appelle dans une autre contrée.

Personne ne pipa mot jusqu'à ce que l'évêque sourie :

– Et l'assassin ? Vous allez le laisser s'échapper ?

– Non, bien sûr ! Je vais être obligée de le juger.

Elle lâcha ses mots comme si cette tâche l'ennuyait profondément.

– Sortez votre bourse s'il vous plait.

Personne n'osa désobéir et bientôt onze bourses s'étalèrent en face de leur propriétaire.

– Les sicaires n'étaient pas cinq mais six. J'avais bien capturé mon sixième homme, Marthuis, mais je ne savais qu'en faire.

– Le bourreau l'aurait fait parler.

– Très certainement, mais je voulais la vérité. Le bourreau ne fait dire au supplicié que les mots qui satisferont son maître. Mort, il ne me servait à rien, je l'ai donc laissé partir. Seul m'intéressait le commanditaire. Celui-ci a supprimé Marthuis, et pour son malheur, il a empoché la pièce.

– Nous en avons chacun probablement plusieurs identiques à celle-ci, objecta le régent.

– Elles n'auront pas une petite croix gravée dessus.

À peine eut-elle fini de parler, qu'elle se pencha pour ramasser la bourse de Tervah, laissant son dos exposé. Se croyant démasqué, le noble sortit sa dague et frappa mais ne rencontra que le vide. Elle avait esquivé promptement, et roulé au sol. Elle se releva l'épée à la main, les yeux froids et implacables.

– Je crains que votre acte inconsidéré ne s'appelle un aveu.

L'homme lâcha sa dague pour se saisir de son épée. Autour de

lui, les regards affectaient d'être indifférents comme si son sort ne le concernait plus. Il était conscient de la supériorité du chevalier mais il ne pouvait pas se dérober. Il allait très certainement mourir mais le plus important était de conserver son honneur. Tout était préférable que de la supplier de lui laisser la vie.

– J'aurais dû vous faire tuer plutôt que de m'en prendre à Marthuis ! grinça-t-il. Je vais réparer cette erreur.

– Regret pour regret, je suis désolée d'en arriver à cette extrémité. Je vous aurais peut-être épargné s'il n'y avait eu que la mort de Teshag mais il y a aussi eu un parjure !

– Arrêtez de mentir ! Vous vouliez un coupable. Vous l'avez trouvé. Battons-nous, qu'on en finisse !

Il se jeta sur elle l'épée en avant. Elle para sans difficulté et contre-attaqua pour se dégager. Son adversaire esquiva facilement ce coup porté sans conviction.

Elle parlait en regardant Tervah mais son discours était adressé à tous.

– Shirk prétend que je suis bavarde. Je trouve cette affirmation vexante. J'aime les jugements qui exposent le bien et le mal afin que tout le monde comprenne et qu'ils servent d'exemple. Vous avez trahi le serment juré sur votre vie. En tant que Saint Inquisiteur, par les pouvoirs qui me sont conférés par Dieu, je vous déclare coupable de parjure et je vous condamne à mort. La sentence doit être immédiatement appliquée.

À peine avait-elle fini de parler, qu'elle feinta pour faire croire qu'elle frappait le flanc, mais elle releva l'épée qui trouva la gorge. Tervah s'agenouilla mettant la main sur sa blessure, l'air surpris d'avoir été touché si facilement puis son corps s'affaissa complètement.

Sheila remit sa lame sanglante dans son fourreau.

– Justice a été rendue !

L'évêque se sentait mal. Cette folle avait tué Tervah pour parjure



comme si ce crime était le pire au monde. Qu'elle s'en aille, il n'en pouvait plus.

– J'aimerais m'attarder davantage mais nous sommes pressés. Nous reviendrons lorsque votre roi aura atteint sa majorité. Il me peinerait beaucoup de revenir avant cette date dans un royaume endeuillé.

Ces paroles rassurèrent Évita, et dans une moindre mesure Alonsi, mais la personne la plus heureuse fut incontestablement l'évêque. Il vit que les deux nobles survivants avaient accusé le coup, prenant l'avertissement au sérieux. Pour sa part, il avait passé l'âge d'avoir peur du croquemitaine, mais cette menace pourrait bien calmer les envies de la noblesse de renverser le roi.

La visite de ces deux fous aurait eu finalement un effet positif. Si à titre personnel, son vœu le plus cher restait de ne plus jamais les revoir, l'évêque espérait pour le bien du royaume qu'ils ne viennent pas tout gâcher en se faisant rapidement tuer et maladresse suprême, laisser la nouvelle de leur décès arriver jusqu'ici.

Durant toute la semaine suivante, Sheila garda obstinément le silence. Shirk savait qu'elle se punissait pour un crime imaginaire. Au septième soir, à son grand soulagement, elle mit fin à son mutisme :

– J'ai menti, Shirk, j'ai parlé pour tromper délibérément les gens. Je n'ai fait aucune marque sur la pièce contrairement à ce que j'ai laissé croire. J'ai menti par orgueil. Je ne supportais pas d'échouer. Mon comportement n'est pas digne d'un Saint Inquisiteur. Depuis plusieurs mois, guidée par le malin, je me suis persuadée que j'avais le droit de mentir par omission. Qui suis-je pour me croire au-dessus des lois dictées par notre Créateur ? Une semaine de pénitence n'est pas suffisante pour effacer ce péché. Je vais prier pour savoir ce que Dieu exige de moi pour m'accorder son pardon.

Shirk se passa la main sur le crâne sur lequel ses cheveux repous-



saient lentement. Elle était complètement folle. Un moment, il crut ne pas trouver les mots qu'il fallait, et puis il se lança.

– Tu as tort de t'en vouloir pour des peccadilles alors que tu as commis des crimes bien plus graves. Tu n'as pas épargné Marthuis pour qu'il nous conduise à l'assassin, juste pour m'épater. Je te rappelle que le jugement de ton ombre doit t'être indifférent ! Et de ne pas avoir exécuté les neuf conseillers et le régent pour hérésie est un grand manquement à ton rôle de Saint Inquisiteur !

Elle le regarda interloquée.

– Ces hommes de peu de foi ne croyaient pas dans la divinité de Sheila, la femme pure et sans péché.

Et il ajouta in petto : *Bienvenue parmi les humains !*

Elle sourit avant d'éclater franchement de rire. Elle acceptait de se moquer d'elle-même : son cas n'était peut-être pas perdu.